

ART DECO BELGIQUE 1920-1940

EDITION I.P.S. 1988

ARTHUR DUPAGNE **(Liège 1895 - Bruxelles 1961)**

On sait l'attrait et l'influence qu'ont pu exercer les Arts primitifs - la sculpture africaine en particulier - sur l'avant-garde, et cela dès avant 1914. Se présentant sans aucune référence littéraire et détaché du contexte culturel dont il était issu, l'art africain ne pouvait que séduire des artistes "dont les recherches s'orientaient dans le sens d'une plus grande "autonomie du fait plastique", d'un refus radical de toute anecdote" (Laude, 1966 p.34).

La démarche d'Arthur Dupagne - proche en cela de celle d'un Mambour ou d'un de Vaucley en peinture - est aux antipodes de celle que nous venons d'évoquer. C'est vers l'Afrique et non vers son art qu'il tourne ses regards. L'homme et la femme africains lui inspirent une sculpture le plus souvent anecdotique et de conception classique, même si quelques-unes de ses oeuvres sont marquées par une timide recherche de simplification et d'épuration des formes (Femme africaine). C'est avec un grand souci de réalisme, et ce jusque dans les moindres détails des coiffures traditionnelles, des sacrifices, des parures, du vêtement, qu'il évoque les différents moments de la vie africaine. Les travaux agricoles (Retour des champs, ill. in PRIEUX, Clarté, 1936, p.11), la chasse (Le tireur à l'arc), l'artisanat (Cordier, ill. id., p.10), les tâches ménagères (Porteuse d'eau, ill. Atelier..., p.11), la musique et la danse (Danse, ill., JADOT, s.d., p.17) sont les sujets d'une abondante production révélatrice d'un intérêt pour l'exotisme qui n'est pas sans rappeler celui des Orientalistes au XIXe siècle. Il partage avec ces derniers une fascination pour le nu, rendu particulièrement troublant par son exotisme même et par le naturel étudié des poses qui, paraissant saisies sur le vif, donnent au public l'illusion de pénétrer comme par effraction dans l'intimité des corps - "de ces beaux corps de femmes aux jeunes poitrines", de ces "torses juvéniles" qui n'échappèrent pas aux regards vigilants et bienveillants de la critique (DUPIERREUX in Le Soir, cité par JADOT, op.cit.). Il n'est pas jusqu'au vêtement, le plus souvent ténu - une cordelette ceignant les reins, des anneaux aux chevilles et aux poignets - qui ne rappellent ces figures de jeunes esclaves offertes chères aux Pompoers (Femme avec les mains derrière la nuque, ill. in cat. galerie de Vuyst, Lokeren, vente du 19 oct. 1985, n°107). Mais il y a aussi dans ce travail minutieux, dans ce souci d'exactitude et de conformité à une certaine réalité quotidienne quelque chose de la démarche ethnographique.

Parti en 1927, pour le Congo belge, Dupagne y séjournera huit années consécutives. Il y avait été engagé par la Société internationale forestière et minière du Congo, mais son travail lui laissait le temps d'observer et de modeler des figurines de "nègres tels qu'on les voit couramment dans leurs occupations

journalières, dans leur travail." (PRIEUX, op.cit., p.10). C'est à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, dont il avait suivi les cours du soir tout en travaillant dans l'atelier de ferronnerie de son père, que Dupagne avait appris la sculpture.

A son retour en Belgique, il fit une première exposition. Ce fut un succès. Dorénavant, il se consacrerait entièrement à la sculpture, concevant tour à tour des statuettes, inspirées directement de ses terres cuites congolaises, et des oeuvres monumentales dont il recevait la commande. A différentes reprises il retourna au Congo, y réalisant entre autres la statue de Stanley et, en 1948, le monument commémoratif du 50e anniversaire du chemin de fer du Bas Congo - dont la construction avait coûté la vie à quelque mille huit cents Africains entre 1890 et 1898. En 1937, à l'Exposition Internationale de Paris, il participa à la décoration du pavillon du Congo, où était notamment exposée une version en bronze grandeur nature de son Tireur à l'arc. A l'Exposition Internationale de Liège, en 1939, une oeuvre monumentale de sa main évoquait le Génie civil (ill. JADOT, op.cit., p.6). La même année il concevait pour l'Exposition Internationale de New York une frise de quinze mètres de long - Belgian Congo - où se trouvait "magnifié le travail des bantous en ses deux rythmes historiques: le rythme coutumier et le rythme civilisateur" (JADOT, op.cit., p.9, ill. pp. 4-5).

La revue Clarté (op.cit.), dans l'article qu'elle lui consacra, montre bien ce qui, en pleine période coloniale, a pu séduire le public chez ce "sculpteur du Congo". Sont tour à tour évoqués, le réalisme fidèle et la spontanéité de son art - "si la majorité des sculpteurs font ce qu'ils appellent styliser une forme, c'est parce qu'ils sont incapables le plus souvent de la rendre telle que la nature le montra" - et, facteur déterminant, son pouvoir de suggestion. Ainsi "son "Joueur de Tam-Tam" qui, sans avoir d'autre nom, rend merveilleusement l'expression de délire démoniaque des noirs envoûtés par une danse au rythme de plus en plus accéléré". Dupagne est un "enchanteur", un "magicien". Devant ses sculptures, "il semble qu'il suffirait de fermer les yeux pour entendre derrière soi les tristes mélodies de la brousse brûlante, de cette terre d'Afrique où l'on sent rôder la fièvre parmi les horizons pelés ou luxuriants sous un immense ciel de feu". Images stéréotypées, d'une sensualité de convention et d'un romantisme fade d'une Afrique imaginaire d'où le fait colonial semble gommé, où le "bon nègre" garde sa place, où l'on se sent infiniment loin des nègres gras, à smokings blancs, de Haarlem, quartier nègre de New-York, de leur musique "en conserve" et de leurs contorsions simiesques".

Compléments bibliographiques: catalogue Bruxelles, 1984, pp.152-154.